

LE

# SPORT UNIVERSEL

## ILLUSTRÉ



LE NOUVEAU PROJET D'UNIFORME DE LA CAVALERIE



## CHRONIQUE

LORSQU'ON est éloigné quelque temps du turf, qu'on suit à distance ses péripéties, ou qu'on est forcé même de les ignorer, on éprouve généralement une surprise marquée en faisant connaissance avec les animaux que tous les journaux ont décrits avec minutie. Il m'avait semblé que l'impression laissée par le lot du Prix Juigné était bonne, sinon éclatante. Aussi ai-je éprouvé une cruelle déception en voyant pour la première fois, dimanche, dans le paddock de Longchamp, Ultimatum, le vainqueur qui se présentait dans le prix Hocquart. Pour que ce petit cheval plat, pauvre dans ses filets, mal relié, porté sur des membres grêles et très bas jointés, eût gagné le dimanche précédent, il fallait vraiment que ses adversaires fussent de peu de poids ou que sa qualité réelle se dissimulât d'une façon complète sous un extérieur aussi modeste. C'est la première hypothèse qui était la bonne : le fils de Maximum, qui rappelle en moins bon son demi-frère Secours, n'a pas existé dans la première Poule de la saison et les animaux qu'il avait battus n'ont pas mieux fait que lui dans leurs exhibitions ultérieures. Ce n'est donc probablement pas du lot des débutants du Prix Juigné que sortira le cheval inconnu appelé à jouer les As d'Atout cette année. Il ne nous a pas semblé, exception faite pour le vainqueur, que le Prix Hocquart fût mieux parvu.

Sur le rond de sable aucun des compétiteurs ne tirait l'œil. Slightly, malgré ses défauts, a suffisamment de longueur et un type de racer assez accentué pour justifier quelque emballement. Mais quelle confiance avoir dans une pouliche qui, malgré le printemps hâtif, a encore le poil bourru comme en plein hiver, ce qui choque d'autant plus que sa robe lavée est déjà déplaisante par elle-même. C'est bien un peu aussi le défaut de Zénith II qui a enlevé la grande épreuve. Malgré le ton de son bai qui lui enlève beaucoup de distinction, on est attiré vers ce grand cheval hardiment découpé comme beaucoup de Sagittaire, mais moins soudé qu'ils ne sont d'habitude. Il avait mal couru au début de la saison; force était donc de le reléguer à l'arrière-plan; mais pour qui n'avait pas à la mémoire ses performances récentes et ne se souvenait que du Zénith de l'an dernier, il ne pouvait être quantité négligeable.

La ténacité dont il avait fait preuve dans le Prix La Rochette, autant que son origine indiquaient de la tenue, et c'est par la tenue qu'il a eu raison du lot. Oûi Dà, Hypocrite, Galafron et Slightly ont entamé le combat dans le dernier tournant et se sont usés rapidement les uns contre les autres. Aussi, quand le grand Zénith est arrivé sur eux, il n'a trouvé aucune résistance et s'est détaché avec une facilité qui fait peut-être illusion sur son mérite réel. Sa naissance est, du reste, assez relevée pour justifier tous les espoirs. Et M. Arthur Veil-Picard, en homme heureux qu'il est assez souvent, va peut-être faire une grosse moisson avec ce poulain payé 48.000 francs il y a quelques jours et qui du premier coup lui en rapporte plus de 60.000.

Signalons, pour terminer avec le Bois de Boulogne, la victoire assez pénible de Corton dans le Prix de Guiche et le succès beaucoup plus facile de Calvados sur Quai des Fleurs dans le Prix de la Jonchère. Malheureusement il est à craindre que cet animal important n'ait que des moyens limités comme la plupart des fils de Codoman : un Cambyse pourtant !

Puisque les nouveaux venus ne nous apportent aucune révélation, on se résigne à se rabattre sur les chevaux connus et on a mis quelque curiosité à assister à la rentrée de Mongolie et de Pétulance dans le Prix Pénélope à Maisons. Malgré la belle apparence de cette dernière, on ne pouvait se faire de grandes illusions sur son compte. On la savait déjà atteinte dans sa respiration à l'automne; comment supposer qu'un simple séjour dans le Midi ait pu remédier à une infirmité qui venait de paralyser son demi-frère Montrose ? Comme celui-ci, la jument a développé de très belles foulées dans le parcours sans pouvoir le terminer. Il est vraiment fâcheux qu'on n'ait pas, au début de l'hiver, fait subir à Pétulance la nouvelle opération dont on dit tant de bien. Nos lecteurs seront très prochainement familiers avec sa technique, notre ami et collaborateur Gobert, le premier qui l'ait pratiquée en France, ayant bien voulu écrire pour le *Sport Universel* une étude très complète sur le nouveau mode opératoire.

Quoi qu'il en soit, Pétulance est condamnée comme Montrose, pour cause d'étouffement, à ne pas donner la mesure de sa qualité. Et la qualité de ces deux Maintenon imposants devait être très haute. Nous en avons eu une démonstration nouvelle en voyant le Prix Pénélope échoir, sans le moindre combat, à cette Mongolie dont le poulain de Mario avait disposé avec tant de désinvolture l'an passé. La pouliche de M. Vagliano n'était pourtant pas dans une condition resplendissante; un peu triste, grosse encore, précédée de mauvais bruits qui la faisaient croire en déclin; elle n'en a pas moins exécuté une simple promenade devant Kyrielle, Floraison, Gaillarde et Pétulance. On ne voit pas qui lui opposer ni dans le Prix La Rochette, ni dans le Prix de Diane pour le moment; ses adversaires du Prix Lupin eux-mêmes ne peuvent passer pour bien redoutables. Elle devrait porter à l'actif de son père Montlieu un joli total pour sa première année de monte. Malheureusement pour M. Vagliano, le jeune étalon mort prématurément n'a laissé derrière lui qu'un nombre très restreint de produits.

Nous voici donc ramenés à la forme de l'an dernier, tant avec Zénith qu'avec Mongolie. Mais les protagonistes de l'automne auront beau faire tout ce qu'on leur demandera, l'ombre de Montrose et de Pétulance disparus portera toujours atteinte à leur prestige.

\*\*

Il serait à souhaiter que chacune des régions hippiques de la France pût trouver un historiographe aussi documenté, aussi impartial et aussi intéressant que M. Pierre de Choin. Cet officier des haras, avant de quitter le dépôt d'étalons de Saint-Lô où il venait de passer plusieurs années pour celui de Cluny, a consacré au haras célèbre et à toute sa circonscription une étude des plus complètes que doivent consulter tous ceux qui s'intéressent à notre élevage de demi-sang et au cheval de troupe dont la Manche est le réservoir. On y trouvera des renseignements sur tous les étalons qui ont fait la monte dans la région, et l'on verra comment, malgré des apports très minces de sang pur, grâce à une sélection heureuse, grâce aussi à l'emploi du sang trotteur, le Cotentin, l'Avranchin et une partie du Calvados ont pu constituer cette jumenterie homogène que son ampleur désigne pour le croisement avec le pur sang anglais. Il convient de ne pas aller aujourd'hui trop loin dans une voie où l'on ne s'était pas suffisamment engagé, il faut songer à maintenir dans l'ensemble de la population les qualités de vigueur et de rusticité en même temps que le volume si justement appréciés. C'est ce qui se dégage de cette étude, car l'auteur ne conclut pas; son livre, pour n'avoir aucune autre prétention que celle d'une monographie complète, n'en est que plus utile à consulter; c'est un des meilleurs ouvrages et des plus personnels que l'élevage local ait inspiré depuis longtemps.

Dans un autre ordre d'idées, nous devons signaler un travail qui sera accueilli avec une faveur certaine par les amateurs d'équitation. M. de Gourden a confié au *Sport Universel Illustré* le soin d'éditer son ouvrage intitulé : *Comment vaincre rapidement les Résistances*.

Dans un moment où les théories les plus variées, parfois les plus étranges, se font jour dans les milieux équestres, ce petit livre aura son utilité.

L'auteur a divisé son travail en deux parties.

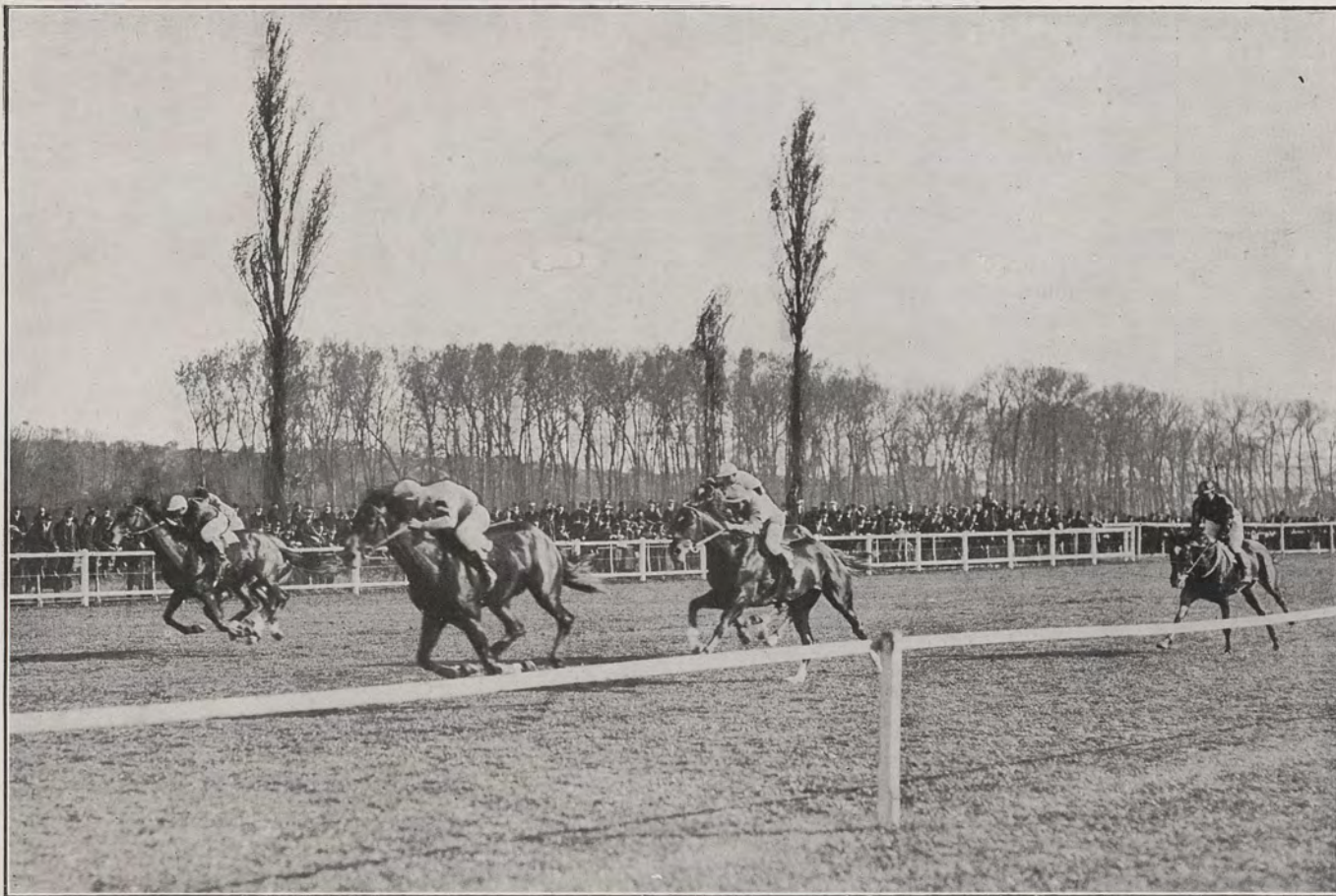
Dans la partie théorique, il expose de la façon la plus serrée les bases de toute équitation logique, montre avec une clarté saisissante que les hanches sont, chez le cheval, le siège de toutes les résistances, et qu'une fois maître des hanches, le cavalier peut à son gré imposer à son cheval « l'équilibre horizontal qui convient au dehors, aussi bien que l'attitude haute qui est celle du manège ».

Dans la partie pratique, il indique les moyens les plus simples pour obtenir ce double résultat, car selon lui, le dressage ne consiste pas seulement à détendre et à mettre le cheval dans le mouvement en avant le plus franc, mais aussi à remonter et à grandir ce même cheval pour obtenir des allures légères, gracieuses et cadencées.

Écrit dans un style facile, et qui respire la conviction, plein d'images variées qui coupent la monotonie habituelle de tout travail du même genre, très court bien que très documenté, ce livre rendra service aux cavaliers en leur permettant de résoudre très vite certaines difficultés; il fournira aux écuyers matière à réflexion et aussi à un travail intéressant.

J. R.





Imrak  
Cadet Roussel III

Martial III

Montrose II  
Rire aux Larmes

Basse Pointe

MAISONS-LAFFITTE, 16 AVRIL — L'ARRIVÉE DU PRIX BOÏARD

## NOS GRAVURES

**L**E classique PRIX BOÏARD (2.000 mètres), disputé le 16 avril dernier, par un temps magnifique, avait attiré comme à l'ordinaire à Maisons-Laffitte un nombreux public. Sept chevaux se présentaient au départ de cette épreuve où Cadet Roussel III partait nettement favori devant Basse Pointe et Montrose II. Contrairement aux prévisions générales, la victoire

revint à un trois ans, Martial III, qui, de par cette performance, semble devoir jouer un rôle important lors des prochaines grandes épreuves.

Le train restait modéré pendant la plus grande partie du parcours, Basse Pointe tenant la tête avec Cadet Roussel III et Bibre jusqu'aux tribunes, où l'allure s'accélérait.

Au poteau ordinaire, Basse Pointe était toujours en tête, précédant Cadet Roussel III, Imrak, Rire aux Larmes et Martial III. Ce dernier ne tardait du reste pas à s'assurer le meilleur, lâchait ses rivaux et filait vers le poteau, poursuivi par Rire aux Larmes. L'ordre ne subissait aucune modification et le poulain de M. Lepetit l'emportait



Zénith II

Oui Da

Galafon  
Hypocrite

Houli  
Sightly Quorum II

LONGCHAMP, 21 AVRIL — L'ARRIVÉE DU PRIX HOCQUART



aisément de deux longueurs devant Cadet Roussel III, Rire aux Larmes et Imrak, finissant toustroisième à tête.

\*  
\*\*

La première grande poule de la Société d'Encouragement, le PRIX HOCQUART (2.400 mètres), disputé dimanche dernier à Longchamp, constituait la grande attraction de cette réunion qui fut gratifiée d'une température toute estivale.

Douze concurrents prirent le départ de cette belle épreuve, parmi lesquels Sightly et Houli, les récents vainqueurs de l'Optional et du Prix Delâtre qui, naturellement, étaient les préférés des parieurs avec Limon et Galafron.

Le train fut mené dès le départ par Galafron et Ultimatum, que suivaient Limon, Sightly, Houli et Dop. Dans la descente, les deux leaders étaient débordés et Ultimatum disparaissait tandis que Zénith II et Révolté suivaient d'assez loin. Entre les tournants, Oui Dà, Houli, Sightly et Dop formaient un groupe compact duquel Oui Dà se détachait un peu plus loin, mais au même instant apparaissait Zénith II. Le poulain de M. A. Veil-Picard,



ZÉNITH II (GARNER), P<sup>n</sup> BAI, NÉ EN 1909, PAR LE SAGITTAIRE ET DAINTY  
APP<sup>t</sup> A M. A. VEIL-PICARD, GAGNANT DU PRIX HOCQUART

venu tout en dehors, rejoignait Oui Dà aux premières tribunes et le réglait aussitôt pour l'emporter de deux longueurs sans effort apparent. Pour la troisième place, Hypocrite battait d'une demi-longueur Galafron, qui revenait très bien avec la distance.

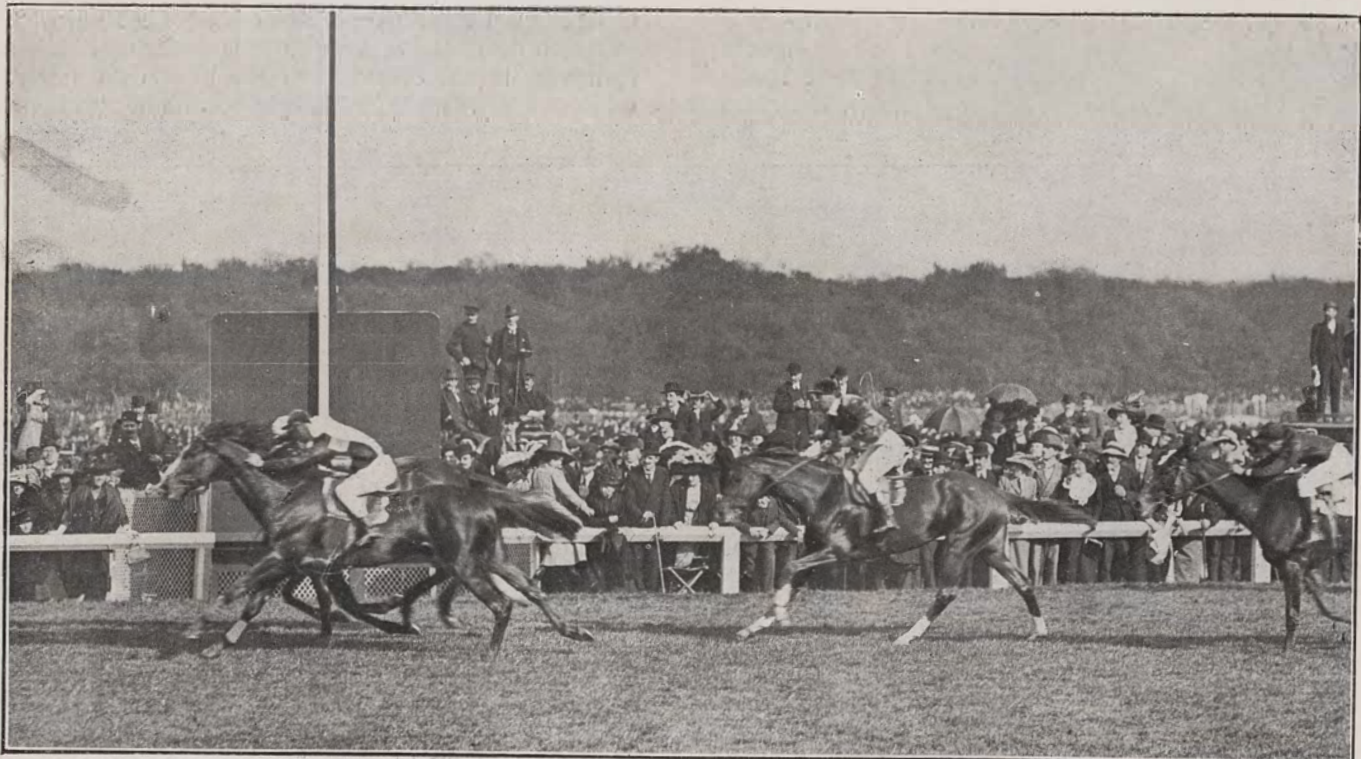
LE PRIX DE LUTÈCE (2.200 m.), qui mettait aux prises sept concurrents, donna lieu à une arrivée des plus serrées, et le juge seul a pu départager les trois premiers.

Lahire a mené bon train dès le départ. Dans la descente, La Française venait se placer à ses côtés et ces deux concurrents ne devaient plus se quitter jusqu'au poteau.

A la distance, Templier III, que

l'on avait pu croire battu, venait rapidement sur les chevaux de tête, et la fin de course devenait palpitante.

Les trois concurrents passaient le poteau, comme le montre notre photographie, dans la même foulée; il fallait attendre le verdict du juge. Celui-ci accordait une tête à Lahire sur La Française et à celle-ci une courte tête sur Templier III.



Lahire  
La Française  
Templier III

Imrak

Thyta





MIGNONNE, A M. LEMOINE, PRENANT LE DÉPART AU CONCOURS-ÉPREUVE DE CALLAC

## Le Cheval National de Trait Léger qualifié par l'épreuve

(Suite)

EN dehors des exigences de notre propre défense nationale, il y a lieu d'envisager les nécessités économiques. Le cheval national de trait léger, tel que nous le préconisons, *mis en lumière par l'épreuve, fera prime* sur le marché de l'exportation. Les efforts de notre Société tendront tout naturellement à donner à ces débouchés fructueux toute l'ampleur qu'ils comportent. L'éleveur cessera de sacrifier là ses juments, de les conduire ailleurs au baudet, le jour où il se rendra compte que son intérêt bien compris est d'accord avec son patriotisme. En travaillant pour la défense nationale, il récupérera fructueusement le prix de ses peines. Nous serons amplement récompensés de nos efforts si nous contribuons à apporter, dans une large mesure, aux régions les plus diverses de notre féconde terre de France, le développement bienfaisant d'une cavalerie nombreuse de serviteurs modestes, mais indispensables. Ceux-ci, répandant autour d'eux le bien-être, feront *la preuve irrécusable* de la qualité du cheval de *trait léger national*. »

\* \*

Née en mars 1909, la Société du Cheval National de Trait léger, volant de ses propres ailes, sous la présidence d'hon-

neur du ministre de la Guerre, sans le secours d'aucune subvention ministérielle, donnait, quelques mois plus tard, à Loudéac, son premier Concours, doté de près de trois mille francs de prix. C'était là une première hasardeuse, une tentative plutôt téméraire, sans

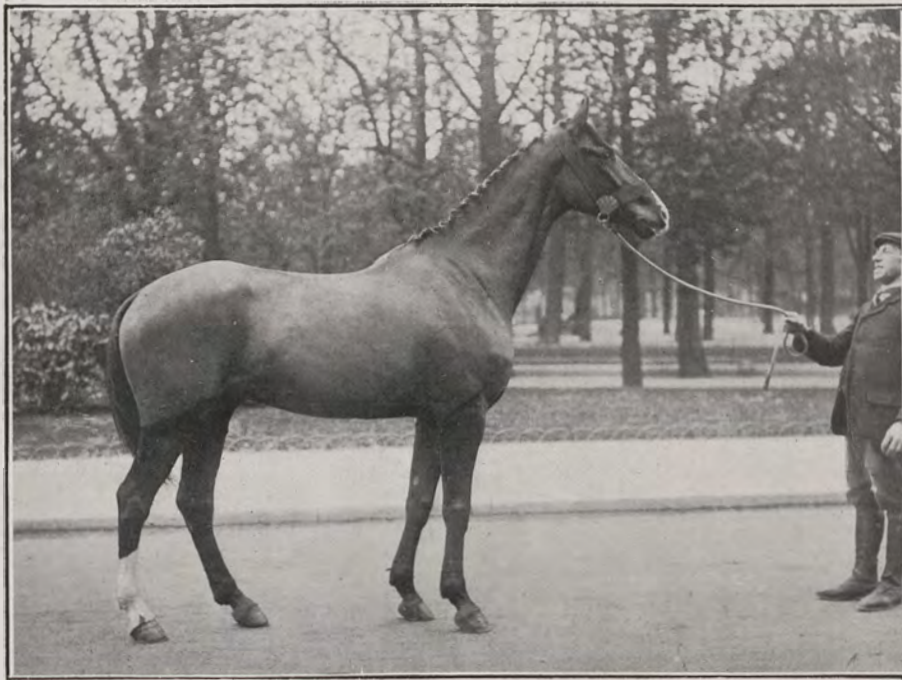
contact préliminaire, sans point de comparaison, tentative que vint encore compliquer un temps épouvantable, accentuant cruellement pour les concurrents la rigueur d'un parcours particulièrement sévère. A l'encontre des prévisions générales, ce fut un succès du meilleur aloi où l'entrain des concurrents, défiant les éléments déchainés, faisait vibrer la note d'enthousiasme.

La partie était désormais gagnée; le ministère de l'Agriculture, jusque-là dans l'expectative, acceptait quelques jours plus tard de partager avec son collègue de la Guerre, qui l'avait devancé, la présidence d'honneur de la Société. Il inscrivait au crédit de celle-ci, pour la première fois, une subvention d'ordre modeste (1.000 fr.), accordant ainsi un blanc-seing officiel à une œuvre patriotique dont les débuts heurtaient fatalement certaines contingences particulières, peu désireuses de voir l'épreuve d'aptitude en terrain varié mettre en question le culte superstitieux et commercial des apparences et du

BICHETTE, DEUXIÈME DU CONCOURS-ÉPREUVE DE LOUDÉAC  
DANS UN CHEMIN CREUX



modèle conventionnel. En prenant pied, pour la première fois, sur le sol breton, la Société du Cheval de Trait léger avait été guidée par la simple logique. Le succès du premier Concours de Loudéac décidait les organisateurs à rééditer, dans cette ville, la même expérience en 1910, mais, se rendant parfaitement compte que le problème de protection du cheval d'artillerie comporte des éléments distincts de ceux qui ont trait au cheval de cavalerie, ils s'efforcèrent de décentraliser leurs efforts en les subdivisant. Une Société qui s'organise traverse généralement une période critique, de ressources limitées et de tâtonnements. Celle qui nous occupe n'a pu complètement s'y soustraire, et cependant, au lieu de se recueillir par avance, son action, affirmée aussitôt sa naissance, n'a cessé de progresser depuis. Cette action s'est exercée, en 1910, non seulement à Loudéac, devenu le centre des opérations bretonnes, mais aussi sur deux autres points de Bretagne, à Callac (Côtes-du-Nord) et à Gourin (Morbihan). Le choix de ces deux localités offrait certaines caractéristiques piquantes. A Callac, alors que l'Administration des Haras sacrifie au triple culte de l'ardennais belge, du postier lourd et du bourdon normand, c'est à un petit étalon



HÉROS, 1/2 SANG AL., 1<sup>m</sup>64, NÉ DANS LE FINISTÈRE, PAR QUINEVILLE, P. S., ET FILLE DE ASDRUBAL, APP<sup>t</sup> A M. GAUDE, DE QUIMPER, PRIMÉ AU RÉCENT CONCOURS HIPPIQUE DE PARIS

de l'ancienne race autochtone des bidets bretons, Loïc, qu'est échu le premier prix de l'épreuve complète sur un total de cent sept chevaux inscrits, précédant une très belle jument rouanne, à parenté norfolk, qui devait, l'année suivante, se classer en tête au Concours

de Bourbriac, puis figurer, quelques jours plus tard, en bonne posture, au Concours-épreuve central de Loudéac en 1911.

Le choix de Gourin était encore plus spécial. Jamais ce gros chef-lieu de canton — dont les lecteurs du *Sport Universel Illustré* connaissent les us et coutumes hippiques par la publication des fêtes de la Saint-Hervé — n'avait auparavant bénéficié d'un Concours quelconque, même de poulinières. La Remonte l'ignorait systématiquement jusqu'au jour où la nécessité de recruter des unités d'expérience pour les expériences régimentaires de 1910 provoqua une première séance d'achats dont les sujets ont tenu un rôle si justifié par ces expériences que la Remonte a recruté, l'année suivante, à Gourin, la moitié de ces chevaux de petite

taille qu'on expérimente en ce moment au Maroc.

Quant à l'Administration des Haras, elle a bien installé depuis peu une station d'étalons, mais la composition de celle-ci (dans la période



LE PASSAGE D'UN GUÉ, LORS D'UN CONCOURS-ÉPREUVE A GOURIN



qui nous occupe) semblait plutôt paradoxale dans une région particulièrement accidentée, de petite culture, d'alimentation parcimonieuse, dans un pays où, sur les routes, les chevaux sont presque exclusivement utilisés montés. Cette composition de station, qui représente, d'une façon générale, assez exactement le type moyen des stations administratives de ces pays primitifs où la population chevaline est en variation désordonnée par manque de sélection et d'unité, cette composition ne brillait pas précisément par ces qualités essentielles.

Un ardennais belge, un postier du nord-Finistère, fils d'un métis et d'une jument de trait, enfin un bourdon normand : voilà un garde-manger bien approvisionné de lymphes, d'exigences alimentaires, dont le faible prix de revient — trois francs la saillie — est bien fait pour décourager la concurrence des étalons de meuniers du pays, comme pour aller à l'encontre des exigences de la défense nationale.

C'est dans ces conditions plutôt critiques que s'est organisé le concours-épreuve de 1910. Il comportait deux catégories : la première groupait les produits de l'arrondissement de Pontivy, d'origine constatée ; la seconde, les produits du centre-Bretagne, de l'ancien type indigène. En rapprochant la somme des points obtenus dans l'épreuve à trois phases — dont j'ai expliqué ici même le classement mécanique, sans cote d'amour — on pouvait constater que le premier classé dans la première catégorie (un fils de norfolk près du sang de la grande station de Scaër) n'aurait eu droit, par ses notes, de figurer qu'au milieu du classement des modestes champions indigènes de la deuxième catégorie, pour la plupart des environs de Gourin, et que ceux qui le suivaient de plus près auraient pris place fort loin dans cette seconde liste de ces déshérités trouvant enfin un terrain de revendication.

(A suivre) C<sup>te</sup> H. DE ROBIEN.

\* \*

M. G. Bonnefont, qui a rédigé, cette année, la chronique des chevaux de selle du Concours hippique de Paris, au *Sport Universel Illustré*, en l'absence du directeur, cruellement atteint dans ses plus chères affections, a souligné d'un trait bien pâle la performance d'un cheval breton, « Yvan », dans une catégorie où les circonstances n'avantagent

guère l'élevage breton. J'ai le devoir d'être plus explicite. Je rends, tout d'abord, justice à un lauréat que j'estimais logiquement, pour ma part, de qualité *au moins égale* à celle de son aîné que le jury lui a prêté, pour le prix extraordinaire, conformément à une tradition assez habituelle. En second lieu, l'origine du sujet en cause est fort

intéressante à étudier : le cheval n'ayant jamais quitté la terre natale, on ne saurait mettre en doute la véracité de ses papiers. Son père, « Tancarville », p. s., a été déplacé de la station de Corlay à la suite de cabales injustifiées à son endroit, cabales dont ses succès de production ont fait bonne justice. La mère d'« Yvan » est une fille de « Clin d'Œil », trotteur breton, par « Marin », pur sang (si je ne m'abuse). Sa grand'mère maternelle était fille de « Midlothian », norfolk anglais de l'ancienne souche.

Cette association du sang norfolk — qui nous a valu le

merveilleux étalon Corlay — je ne cesse de la préconiser en Bretagne, en perpétuelle contradiction avec les dirigeants de l'élevage administratif dans cette région. Une fois de plus, les événements se chargent de confirmer mon opinion, et dans quelles conditions ?

Cette association du sang norfolk — ce sang si décrié par des cavaliers intransigeants — au sang pur, que l'Administration des Haras cherche à proscrire dans les pays où elle se justifie davantage, cette association vient de triompher, au Grand Palais, au premier plan, dans la classe des chevaux de selle.

La Bretagne n'a guère brillé cette année dans la catégorie des chevaux d'attelage, en dépit de l'infusion réitérée, de l'imbreeding excessif du sang hackney (porte-greffe du geste en vogue), dans la région de Saint-Pol-de-Léon tout particulièrement. Il fut un temps — pas très éloigné — où l'élevage breton avait réalisé une sorte de suprématie dans les Concours, aussi bien à l'attelage qu'à la selle. Aujourd'hui, alors qu'on enregistre un météore de selle, sa composition se réclame de l'ancien sang Norfolk — moins brillant mais plus qualitatif que le hackney moderne.

J'aime à croire que les cavaliers à thèse vont prendre le deuil.

Je souhaite — sans grande conviction, hélas ! — que les dirigeants de l'élevage officiel en Bretagne trouvent enfin leur chemin de Damas !

Comte Henry DE ROBIEN.



LA TRAVERSÉE D'UN HAMEAU, LORS D'UN CONCOURS-ÉPREUVE A GOURIN



RETOUR DE CONCOURS SUR LA ROUTE DE ROSFORDUN



# LE SALON DE L'HIPPIQUE

**V**oici un petit Salon sans prétention, agréable, séduisant et original parmi ceux qui fleurissent abondamment et un peu partout en cette saison.

Agréable, certes, pour les sportsmen, les chasseurs, les militaires, auxquels il s'adresse spécialement et qui retrouvent là, sous des formes variées, l'hommage rendu au dieu de leur culte : le cheval ; séduisant parce que, à part quelques rares exceptions, les œuvres envoyées se recommandent soit par leur valeur artistique réelle, soit par une bonne foi et une sincérité naïves qui sont également très savoureuses ; original enfin, parce qu'on y rencontre toutes les formes et les expressions de l'art, depuis l'aquarelle très classique et très poussée jusqu'à la peinture outrageusement large et quelque peu futuriste ; depuis l'exquis et délicat pastel jusqu'au croquis, à la gravure et à l'estampe.

Une interprétation nouvelle du cheval nous fut même révélée cette année par Mlle Olga Paschkoff qui avait disposé avec un sentiment très artistique, sur une sorte de plateau formant prairie et clos de barrières rustiques d'un fort pittoresque effet, huit gros chevaux sculptés sur bois et peints. Ces animaux, modelés très largement, révélaient un sens des masses digne d'un sculpteur.

D'une manière générale, les exposants du Salon de l'Hippique aiment leur modèle et le possèdent suffisamment ; certains (des maîtres ceux-là), dont le niveau dépasse sensiblement celui de leurs collègues, sont à la fois des figuristes, des paysagistes et des animaliers, mais l'infériorité se manifeste surtout dans l'absence de métier et la pauvreté d'expression de quelques envois. Il semble que leurs auteurs copient le cheval comme ils copieraient des bâtons de chaise ou bien une assiette de pommes, sans s'efforcer de pénétrer la mentalité de leur modèle. Le cheval est un être vivant, pensant, vibrant (avec excès parfois au gré de son cavalier), et qui change d'expression en changeant d'attitude comme l'homme lui-même.

Nous savons bien que certains peintres de chevaux (ou s'intitulant tels) travaillent surtout à l'atelier, confortablement installés, s'appuyant sur des documents photographiques souvent mal choisis, mais il n'est pas question de ceux-là.

Le véritable peintre de chevaux doit étudier son modèle dans les diverses phases de sa vie ; il doit pénétrer son intimité dans le box ou la stable, le suivre à la promenade, à l'exercice s'il s'agit de chevaux de pur sang ; observer les différences d'allures, les caractères de chaque race. La démarche souple et négligente d'un crack diffère du pas énergique et rythmé d'un hunter ; le jeu des muscles au galop sous un soleil éclatant de juin n'est plus le même sous un ciel brumeux de novembre.

« Et encore, comme l'écrivait M. Marcel Boulenger, ne suffit-il pas à l'artiste de contempler les cracks ; il faut les monter pour bien se rendre compte de leur force, de leur grâce, de leurs qualités, de leur forme en mouvement. »

De même, le peintre de vénerie doit chasser, étudier non seulement sa monture, mais encore le travail de la meute dans les mille péripéties accu-



IMBATTABLE, BRONZE DE CONSTANTIN CRISTESCO

mulées pendant une journée de laisser-courre. Allons plus loin, l'artiste qui se spécialise dans ce genre ne doit pas dédaigner la conversation des entraîneurs, des piqueurs et valets de chiens ; quelques minutes d'entretien avec eux lui apprendront souvent plus que de longues heures à l'atelier. On peut être très peintre, avoir une vision juste, une science réelle de la composition et ignorer totalement ce qui constitue les beautés, les points de force d'un pur sang, d'un hunter ou d'un chien d'ordre.

Qu'on nous permette de rappeler ici l'anecdote racontée à nous par un des maîtres d'équipage les plus réputés du Midi : un célèbre sculpteur animalier, médaillé, faisant partie d'un de nos grands Salons, avait manifesté à ce maître d'équipage le désir de choisir un modèle parmi les chiens de sa meute. Rendez-vous fut pris pour quelques jours après, et l'on fit défiler les plus beaux sujets sous les yeux du cher maître. Celui-ci ne paraissait pas autrement



MILITARY  
AQUARELLE PAR LE COMTE A. DE SALABERRY



enthousiasmé par les ténors de l'équipage lorsqu'il avisa dans un coin un bon vieux chien très commun, conservé à l'équipage en raison de services rendus autrefois, mais dont l'esthétique était des plus douteuse et défectueuse l'anatomie : « Voilà le modèle rêvé, s'écria le sculpteur ; voilà un chien qui a du caractère et qui est sculptural !! »... Malgré les timides objections du maître d'équipage ; malgré la muette indignation des hommes du chenil, le vieux chien eut l'honneur de poser et nous avons pu voir son portrait exposé naguère à l'un de nos Salons annuels !

D'ailleurs, certains artistes animaliers s'imaginent, de bonne foi, qu'un modèle n'est « intéressant » que s'il est une sorte de monstre par rapport aux sujets bien construits. N'est-ce pas la même tendance un peu morbide qui engage les cubistes, rondistes ou autres à nous représenter des nymphes grotesques ou des déesses éléphantiques ? Pour ceux-ci comme pour ceux-là, la beauté ne réside plus dans la pureté de la ligne, dans l'harmonie des proportions, mais bien dans l'asymétrie et le cahot... mais revenons à l'Hippique et notons, au hasard de la promenade, les envois les plus remarquables.

Il est difficile de pousser plus haut que M. Georges Busson l'art de l'aquarelle. Celles de ce peintre sont tantôt vigoureuses, lumineuses, éclatantes, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un mail sur la descente de Saint-Cloud par un beau ciel d'été ; tantôt sobres, tendres, enveloppées, comme celle intitulée *Souvenir du Marathon des Coachs* dans un paysage plus gris d'avril.

Quant aux chevaux, si justes dans leur action, si observés au grand air, le spectateur devine et perçoit (pour ainsi dire) le sang circulant sous leur peau. Les chevaux gris et blancs, bien en valeur dans une atmosphère d'été, sont un vrai morceau de peinture.

M. Georges Busson, peut-être sous l'influence de sa maîtrise à la peinture à l'eau, a sensiblement éclairci sa palette et les toiles qu'il expose cette année ne seraient pas désavouées par les bons impressionnistes.

M. de Salaberry devient, lui aussi, un virtuose de l'aquarelle ; il n'a pas encore la science de composition et la sûreté de



LA DESCENTE DE SAINT-CLOUD, AQUARELLE PAR G. BUSSON



RETOUR DE CHASSE, PEINTURE PAR A. COLIN



LE LONG DU CANAL, AQUARELLE PAR R. PHILIPPE

touche de son maître, mais il en a déjà presque toutes les délicatesses de vision et le sentiment juste des valeurs.

Parmi les envois de M. Tavernier, il faut préférer de beaucoup l'important pastel *Louis XV à la chasse*. Cette jolie composition très décorative met bien en relief les dons de paysagiste et la puissance d'évocation de ce peintre qui a étudié si passionnément nos belles forêts et leurs futaies séculaires.

Un autre fervent de la riante nature, M. Gaston Guignard, abandonne cette année ses ciels favoris pour nous raconter la prise de la flotte hollandaise en 1799 ; l'âpreté et la tristesse de ces journées historiques sont habilement exprimées.

Mais ne nous attendrissons pas et laissons au contraire libre cours à notre gaieté en contemplant les scènes hippico-parisiennes de M. Colin dont la verve est inépuisable ; *le Retour des chasses* et *la Petite Noce* se recommandent non seulement par leur saveur humoristique, mais par des qualités de coloriste qu'il faut louer sans réserve ; M. Colin, tout en s'amusant, fait de la peinture.

Les études et tableaux de Monsieur Frank Elim ont ceci de particulier qu'ils sont agréables en même temps à l'homme de cheval et au critique d'art ; ils s'inspirent édem-

ment de la peinture sportive classique du siècle dernier et cela n'est pas pour nous déplaire. M. Elim aquarellise aussi et son *Polo* nous prouve surabondamment qu'il a du métier.

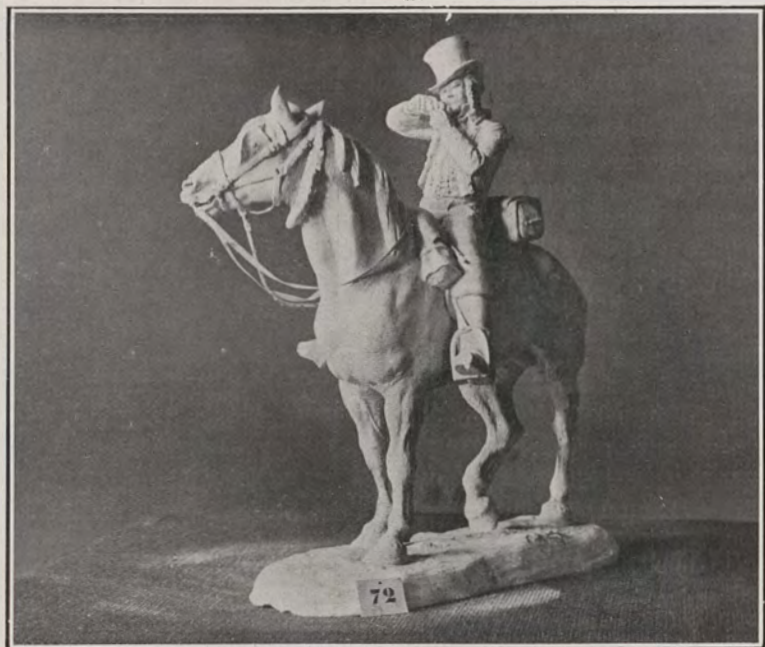
Un seul envoi de M. Van Marcke, mais suffisant pour rappeler à notre bon souvenir cet artiste probe et sincère. Près de lui, plusieurs toiles de M. Cartier-Bresson brossées largement et sans nulle mièvrerie, et dans lesquelles on perçoit l'acuité d'une vision très émue.

Notons encore, au hasard de la plume, les peintures rien moins que classiques de M. Mahon, dont certaines possèdent de précieuses qualités (entre autres *La curée*) mais où les empâtements, quoique voulus, sont d'un effet médiocre ; les toiles plus raisonnables et sagement peintes de MM. de Poidebard, de Guénifey, Magne de la Croix ; les études un peu froides et trop signolées de M. Lewis Shonborn ; les jolies chasses mouvementées de M. Fernand





CHEVAL DE CHASSE, PLATRE DE HUGO KLINGSEISEN



COURRIER, PLATRE DE G. D'ILLIERS

Maissen ; les têtes de chevaux d'un dessin sûr et d'une observation serrée de Mlle Claudine Huffer ; les *Chevaux dans la montagne* de M. Choquet.

Les projets de tenue pour la cavalerie de M. Georges Scott constituaient un des clous du Salon ; les militaires de M. Scott sont bien campés ; sa peinture se rattache intimement à celle de MM. Meissonier et Detaille ; c'est bien « selon la formule ».

Parmi les œuvres exposées face à la piste, on remarquait particulièrement les séduisantes aquarelles de M. Raoul Philippe, que les amateurs examinaient longuement. Ce jeune artiste a su se créer un genre bien spécial et qui n'appartient qu'à lui. Le dessin en est sobre, correct, élégant ; les tons sont chauds, souvent posés par larges à-plats dans les lointains et sobrement modelés dans les premiers plans. Par l'élégance de ses personnages, le type de ses chevaux, le charme très stylisé de ses paysages, M. Philippe s'est révélé artiste averti et du goût le plus sûr.

M. le vicomte du Passage a fidèlement noté quelques-uns des aspects pittoresques des *rums* de Pau..., mais il nous semble que ses envois précédents avaient plus de tenue.

Avant de passer aux sculpteurs, réparons un oubli et signalons les minuscules aquarelles de Mlle Marienval, ainsi que les fusains de Mlle Barbe Bibikoff, qui sont certainement les envois féminins les plus précieux du Salon de l'Hippique.

Beaucoup d'envois intéressants à la sculpture, et tous émanant d'artistes fervents observateurs et passionnés du cheval.

Nos sculpteurs hippiques accentuent sensiblement une tendance, déjà marquée dans les Salons précédents, à reproduire en mouvement leur modèle favori.

Si nous n'avions pas, cette année, les chevaux de polo de M. Haseltine, emportés dans un galop furieux à la poursuite de la balle, nous pouvions admirer, en revanche, un important plâtre de M. le comte G. de Ruillé, intitulé *En liberté* et reproduisant une des phases du galop les plus difficiles à interpréter adroitement en sculpture ; comme à l'habitude, l'excellent sculpteur s'est joué de la difficulté et en a triomphé.

M. Hugo Klingseisen a fort bien traité son *Cheval de chasse* au pas et son *Postier au trot* ; ces deux plâtres donnent une juste impression de mouvement ; il faut ajouter que l'excellent peintre G. Busson est le collaborateur du sculpteur en la circonstance.

Une poulinière de M. René Pâris séduit par sa sincérité. M. Pâris doit être un animalier au sens le plus large du mot, capable de modeler aussi puissamment un fauve que de caresser la musculature d'un greyhound.

Un bronze du regretté Pierre Tourgueneff, décédé au début du Concours hippique, donnait bien la mesure de ce beau talent qui s'était presque entièrement consacré au cheval.

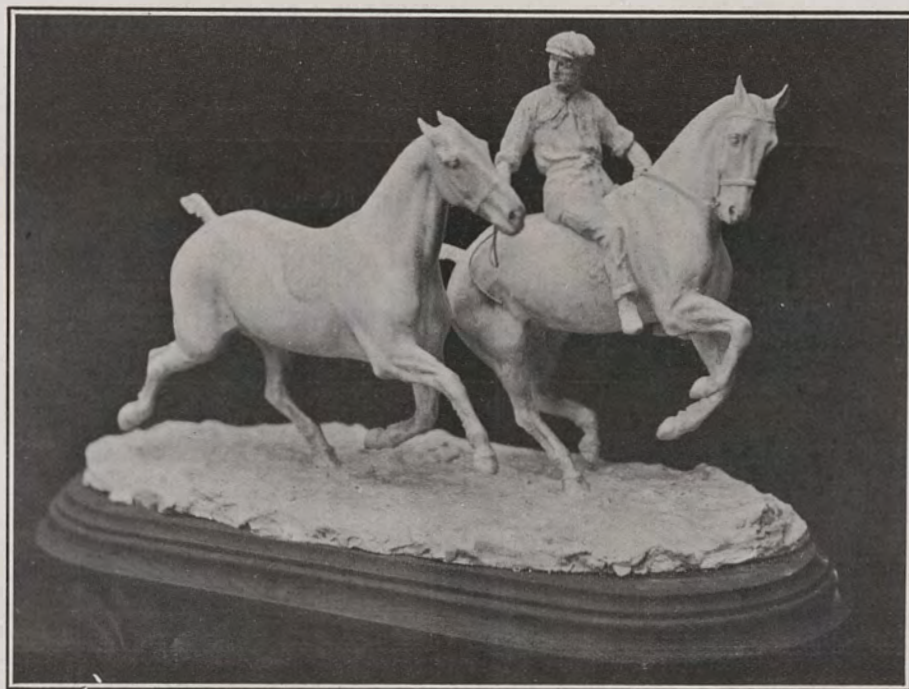
M. Cristesco est un passionné des jumpers ; il nous l'avait déjà prouvé ; son groupe intitulé *Imbat-table* est un des morceaux de sculpture hippique les

plus habiles qui se puissent imaginer ; c'est un instantané, mais vu par un sculpteur qui a du tempérament.

D'autres envois méritoires à des titres divers ; ceux de M. d'Illiers, les jolis plâtres de M. Malissard, le cheval de haute école de M. W. Winans, les cires de M. de Montbel, etc., etc.

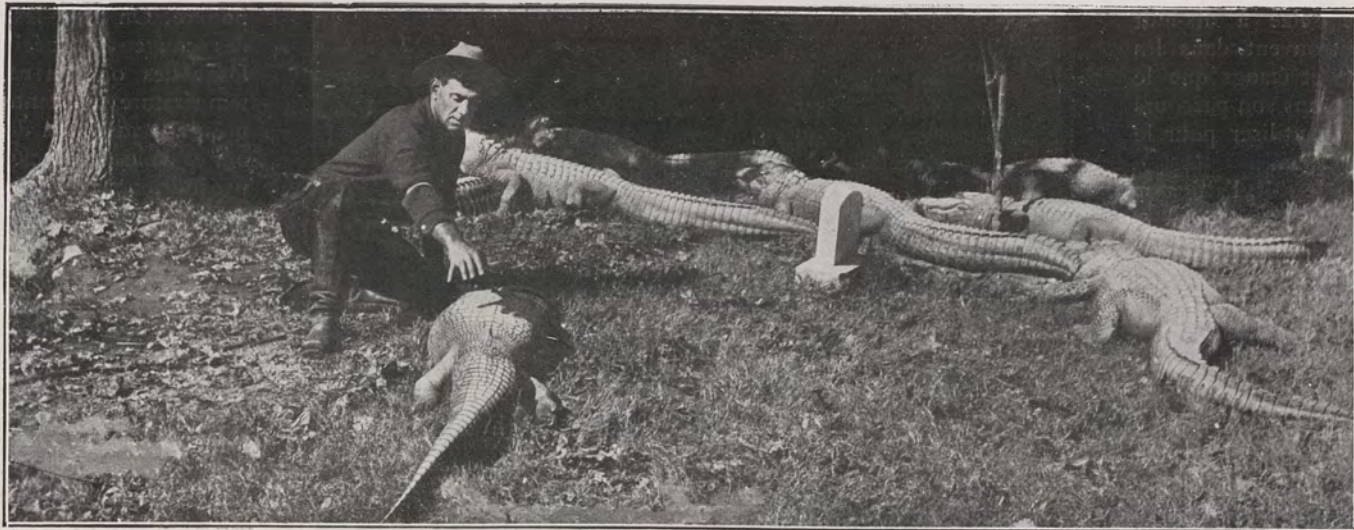
Tels sont les envois que plusieurs visites, malheureusement un peu rapides, nous ont permis de classer comme intéressants au double point de vue artistique et sportif.

Lord GREENCOAT.



RETOUR DE L'ABREUVOIR, PLATRE DE G. MALISSARD





M. J.-H. CAMPBELL ET QUELQUES-UNS DE SES ÈLVES

## L'ÉLEVAGE DES ALLIGATORS

**T**OUT le monde sait l'importance prise, ces dernières années, par la peau des crocodiles et des alligators dans l'industrie de la chaussure et de la maroquinerie fine.

Comme les reptiles égyptiens se sont retirés au sud des cataractes, depuis que les vapeurs transportant les excursionnistes de Cook sillonnent les eaux du Nil, ce sont leurs cousins d'Amérique, les alligators, qui font les frais de la nouvelle industrie.

Aussi, s'il faut en croire le rapport officiel de la Commission de pêche des Etats-Unis, fait-on actuellement une chasse sans merci à ces reptiles, surtout dans les Etats méridionaux, où ils sont particulièrement cantonnés. D'après ce document, dans la seule décade de 1890 à 1900, on a tué environ trois millions d'alligators, rien que dans la Floride, et l'on en extermine des milliers chaque année dans la Louisiane, le Texas et le Mississippi.

Résultat inévitable : l'extinction fatale, à brève échéance, de ces sauriens qui, d'ici quelques années, n'existeront plus, du moins dans leurs repaires naturels, qu'à l'état de souvenir.

Or, le prix des peaux augmente en proportion de la rareté de la bête. Si l'on considère que seul l'alligator d'une certaine taille a une valeur com-

merciale, et, de plus, qu'un individu de deux pieds est âgé au moins de dix ans, alors que celui de douze pieds en a au moins 200, on peut affirmer que, d'ici peu, la peau d'un reptile adulte vaudra son pesant d'or.

En présence des bénéfices considérables à réaliser sur cette marchandise, il s'est trouvé un homme avisé qui a pris le contre-pied de ce qui se faisait à l'égard des alligators : M. J.-H. Campbell, de Hot Springs (Arkansas).

Il avait pensé qu'il y aurait plus de profits à recueillir en se livrant à l'élevage plutôt qu'à la chasse de ces amphibies et, il y a cinq ans, il a créé la première ferme d'alligators, le modèle du genre qu'il a installée sur les bords d'un petit torrent de Hot-Springs.

Le climat chaud et égal du sud de l'Arkansas est très favorable à cet élevage peu banal et, grâce à l'énergie et à l'habileté de M. Campbell, l'entreprise est aujourd'hui en excellente voie et

promet de devenir d'ici peu une industrie des plus florissantes.

L'éleveur « modern style » fait le commerce des bêtes vivantes aussi bien que des peaux. On peut admirer dans sa ferme des alligators de tous les âges et de toutes les tailles, depuis les tout petits qui viennent d'éclore, ayant à peine la longueur d'un lézard, jusqu'aux



NID D'ALLIGATOR AVEC SES ŒUFS



UNE COUVEUSE D'ALLIGATORS



monstres de seize à dix-huit pieds. Ils se trouvent dans les différents lacs et étangs que le torrent forme dans son parcours et que l'on a su utiliser pour le besoin de la ferme.

Comme on le sait, l'alligator se reproduit par des œufs que la femelle pond au mois de juillet.

Cette dernière prépare elle-même son nid, ou plutôt la fosse qu'elle creuse dans le sable avec ses pattes de derrière et qu'elle garnit de feuilles sèches, d'herbes et de roseaux. Elle y dépose, à raison d'un par jour, de trente à soixante œufs, longs et étroits, de couleur blanche ou légèrement jaunâtre, à peu près le double des œufs d'oie.

Une fois la ponte finie, la mère couvre les œufs de feuilles et de boue et elle laisse au soleil la tâche de les couvrir. Elle demeure cependant étendue dans le voisinage du nid qu'elle surveille et, sans hésiter, elle se précipite sur quiconque s'en approche.

Le mâle assiste à l'éclosion des jeunes et présente alors une particularité fort singulière. Dès qu'un petit est sorti de l'œuf il l'observe attentivement et s'il ne se met pas immédiatement à mordre ou à griffer, il le tue sans pitié, le considérant comme un bâtard.

A la ferme on ne laisse que très rarement les œufs aux femelles. D'habitude on vide les nids aussitôt que ces dernières ont fini de



M<sup>me</sup> CAMPBELL DONNANT LES PREMIERS SOINS A DE JEUNES ALLIGATORS VENANT D'ÉCLORE

pondre. On place les œufs dans des couveuses spéciales, dans lesquelles on maintient une température constante de 80 degrés, en ayant soin de les tourner et de les humecter une fois par jour.

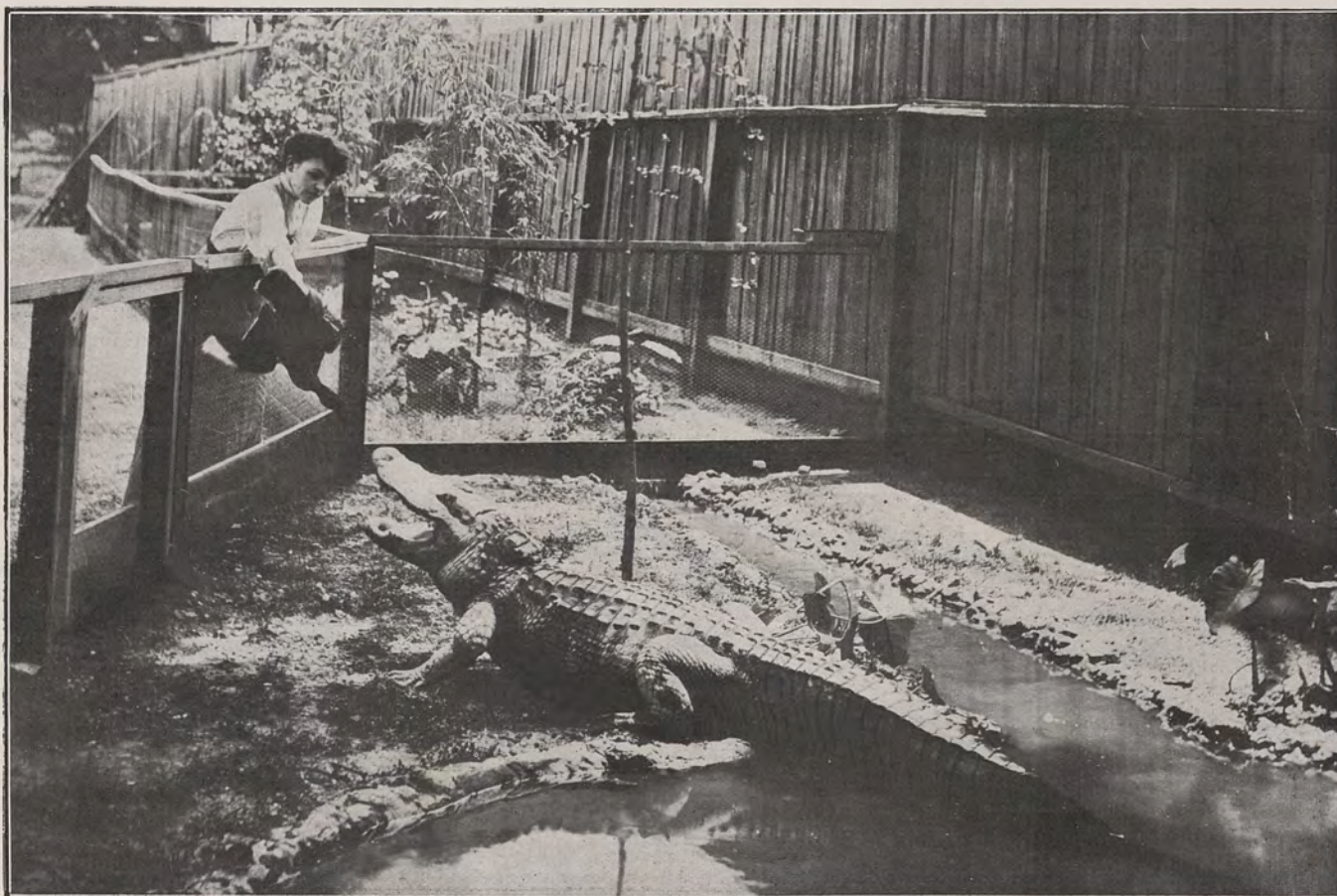
Cette partie de l'industrie est faite avec la plus grande minutie, car, tout d'abord l'avenir de la ferme en dépend, et puis elle rapporte de bons bénéfices. Chaque année on vend des centaines de petits, à raison de 5 francs pièce, aux nombreux touristes qui viennent visiter l'établissement, et on en expédie un grand nombre, par express, dans toutes les parties des Etats-Unis.

La période d'incubation est de soixante jours. A leur naissance les petits ont de 15 à 20 centimètres. Ils gagnent près de 10 centimètres pendant les deux premières années, mais, ensuite, la croissance se fait beaucoup plus lentement.

Les jeunes alligators sont excessivement durs et vigoureux. C'est à peine s'ils exigent un régime à part les premiers jours ; puis, il n'est plus besoin de s'occuper d'eux, si ce n'est pour leur donner leur pitance.

A mesure qu'ils grandissent, on procède de temps en temps à un triage scrupuleux, précaution de la plus haute importance, car, étant donnés les instincts carnassiers de ces reptiles, ils s'entre-dévorent de la plus

tion de la plus haute importance, car, étant donnés les instincts carnassiers de ces reptiles, ils s'entre-dévorent de la plus



LE DÉJEUNER D'EL TOREO, VIEIL ALLIGATOR DU MEXIQUE, TRÈS FRIAND DE CANARD



belle façon, et toutes les couvées seraient rapidement détruites.

En conséquence, on réunit les tout petits dans un bassin, ceux d'un an dans un autre, et ainsi de suite, selon leur taille et leur âge. Seuls, les « reproducteurs » restent toujours tous ensemble dans un grand lac artificiel.

Parmi ces derniers, un gros mâle, le « Big Joe », « gros Geo » mérite une mention particulière. C'est un monstre de dix-huit pieds, ayant au moins deux cents ans.

Et je n'exagère pas, car, les naturalistes nous l'apprennent, l'alligator peut très bien atteindre jusqu'à quatre cents ans.

Malgré le grand nombre de bêtes — 8 à 900 têtes — que compte actuellement la ferme, M. Campbell ne peut suffire aux commandes qui ne cessent de lui affluer. Il vend beaucoup d'animaux vivants aux ménageries, aux aquariums des jardins zoologiques et nombre de commerçants lui achètent des reptiles de taille moyenne, qu'ils exposent comme réclame dans leurs devantures.

Pour ne pas épuiser son stock. « l'Alligator Joe » (c'est le surnom du fermier de « Hot Springs ») envoie chaque année des hommes habiles et expérimentés à la chasse des alligators dans les marais de la Louisiane.

Ces chasseurs tuent immédiatement les individus de grande taille et les dépouillent une fois arrivés dans leur campement. Par contre, ils ramènent vivants à la ferme ceux de taille moyenne, pour la vente.

En été, les bêtes de l'établissement sont toutes à l'air libre, dans leurs lacs et bassins, mais, dès qu'il commence à faire froid, on les transporte dans leurs quartiers d'hiver.

A l'état sauvage, ces reptiles hibernent pendant la mauvaise saison. Ils s'enterrent dans la boue où ils restent jusqu'au printemps, sans prendre aucune nourriture, comme les marmottes et d'autres animaux.

Pour ne pas les déranger dans leurs habitudes, M. Campbell leur a aménagé un grand et vaste bâtiment. Dans ce bâtiment, il y a des lacs, dont l'eau est toujours maintenue à une température assez élevée, et, de cette façon, les sauriens ne s'engourdissent pas, mais, chose curieuse, ils ne prennent aucune nourriture pendant tout l'hiver.

Le moment où l'on donne à manger aux alligators est un spectacle des plus intéressants. C'est une des grandes attractions du pays et, le dimanche surtout, des milliers de personnes viennent assister au repas des pensionnaires de la ferme.

Le menu consiste en déchets provenant des grands abattoirs des

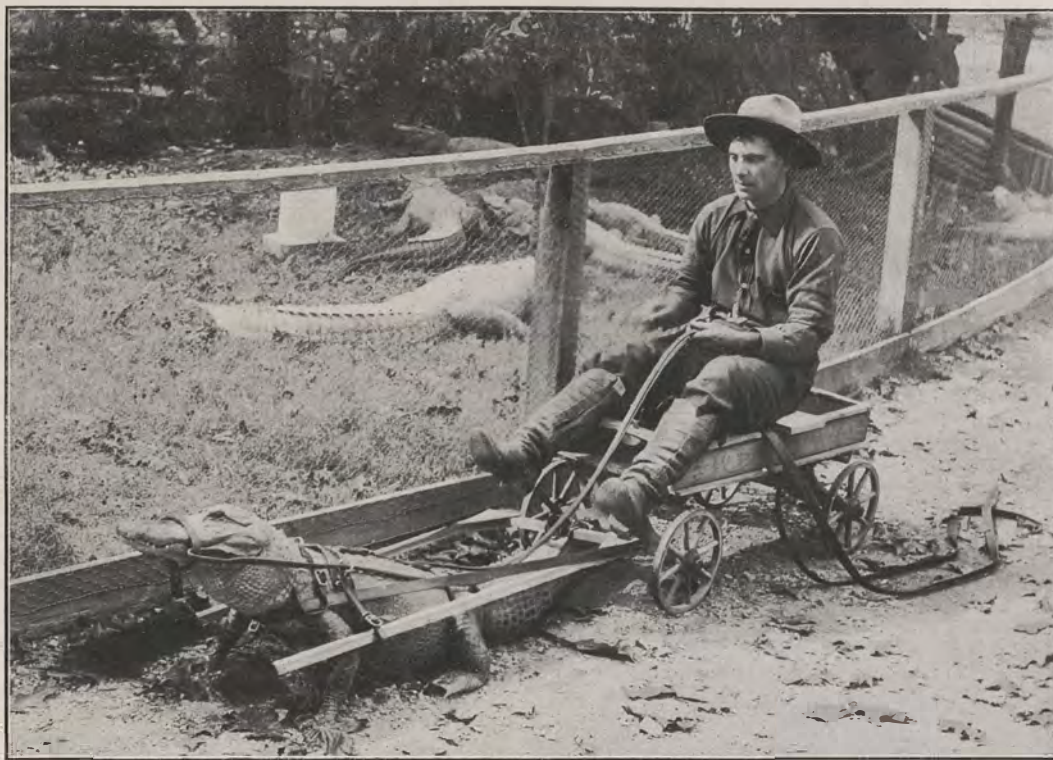
villes avoisinantes. De temps en temps, on gratifie les reproducteurs de quelques gâteries, telles que pigeons, poulets ou canards dont ils sont particulièrement friands.

Tous les après-midi, on fait travailler certaines d'entre les bêtes. On montre comment on les hypnotise et comment on les capture. M. Campbell, en particulier, a un pouvoir hypnotique surprenant sur ses « nourrissons ». Il lui suffit de les fixer des yeux, pour en faire presque tout ce qui lui plaît. Cependant, quand il veut en « récolter » un, il emploie généralement le lasso,

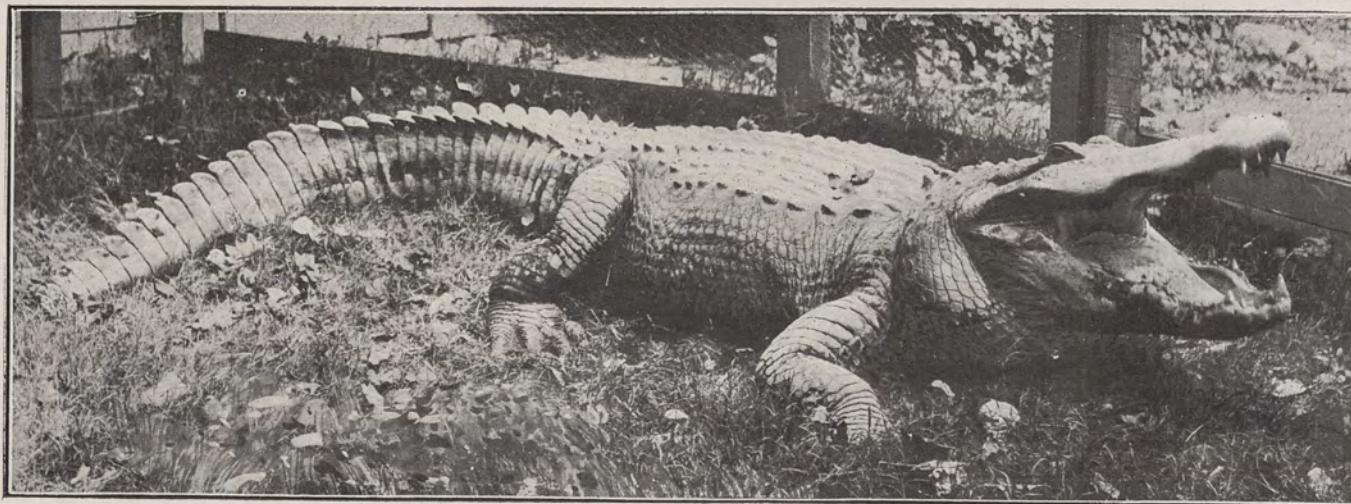
dont il se sert d'ailleurs avec une dextérité étonnante. En un clin d'œil il lance un nœud coulant autour des mâchoires du reptile et un autre autour de sa terrible queue, le mettant ainsi dans l'impossibilité absolue de nuire.

Un spectacle peu banal, c'est de voir plusieurs alligators dressés à faire du toboggan. Ils grimpent par un étroit sentier garni, de distance en distance, d'arêtes de bois, pour donner prise à leurs pattes, jusqu'à la plate-forme du toboggan. A un signal donné, ils croisent leurs pattes de devant et se laissent glisser dans l'eau, d'une hauteur de trente pieds, au grand amusement des spectateurs.

L. KUENTZ.



UN ATTELAGE ORIGINAL



LE FAMEUX BIG JOE, LE PATRIARCHE DE LA FERME, AGÉ DE PLUS DE DEUX CENTS ANS



AVIATION

ESCRIME

## Le Concours de l'Aéro-Cible

**L**A guerre italo-turque a prouvé que l'aéroplane pouvait être employé avec succès pour le lancement des bombes et torpilles; il était donc très indiqué de créer un concours dans le but de perfectionner le lancer et aussi la précision du tir.

Grâce à Michelin, c'est aujourd'hui chose faite, et le prix de 50.000 fr. attribué au concours de l'Aéro-Cible nous promet d'utiles enseignements en vue des guerres futures.

Voici en quoi consiste ce concours :

Chaque pilote doit emporter sur son appareil et lancer un à un, au cours d'un même vol de 50 minutes maxima, à 200 mètres de hauteur, 15 projectiles du même modèle que les obus sphériques réglementaires, c'est-à-dire 15 centimètres et 7 kilos 100. La cible mesure 20 mètres de diamètre.

La première épreuve eut lieu le 21 avril dernier à Mourmelon; quatre pilotes étaient régulièrement engagés; deux seulement prirent l'atmosphère, les lieutenants Bousquet et Mailfert. Ce dernier réussissait pleinement dans sa tentative, et son passager, le capitaine Conade, inventeur de l'appareil de visée, parvenait à placer dans la cible deux des quatorze bombes emportées.

Moins heureux, le lieutenant Bousquet devait, pour prendre son vol, abandonner dix de ses bombes, et ne parvenait pas à atteindre la cible.

Ces premiers résultats, quoique peu concluants, doivent pourtant nous donner espoir pour l'avenir; le concours de l'Aéro-Cible ne se terminera, en effet, qu'en août, et tout porte à croire que, d'ici cette date, nous ayons à enregistrer des résultats beaucoup plus probants.

G. D.



LE LIEUTENANT MAILFERT, GAGNANT DE LA PREMIÈRE ÉPREUVE DE L'AÉRO-CIBLE ET SON PASSAGER, LE CAPITAINE CONADE, AU MOMENT DE PRENDRE SON VOL

## Le Tournoi de Saint-Sébastien

**L**es journaux ont publié les résultats de cette compétition internationale. Parmi les vainqueurs des différentes épreuves, aucun nom des tireurs français ne figure. En effet, les Italiens ont remporté toutes les premières places. Au

sabre, cela ne peut nous étonner, leur suprématie à cette arme étant nettement établie. Il n'en est pas de même au fleuret et surtout à l'épée, — et pourtant Gianèse gagne la finale dans l'épreuve réservée aux professeurs, précédant Rabau (belge) et Beneton (français). Olivier gagne celle réservée aux amateurs, devant Willems (belge), Labau (français).

Enfin, dans le tournoi d'épée (amateurs et professeurs), Nedo-Nadi, le jeune prodige italien (amateur) que nous avons admiré au gala Kirschhofer, précède Tack (belge, prof.) et Beneton (français).

On remarquera que Beneton s'est classé troisième au fleuret et à l'épée, mais il avait à lutter contre

la formidable coalition italienne et belge, ces deux nations étant

représentées par des escrimeurs non seulement de premier ordre, mais encore très nombreux. On ne regarde pas à Paris à dépenser de grosses sommes pour organiser des championnats ou des assauts, mais on néglige de former des équipes de tireurs pour les envoyer à l'étranger défendre les intérêts de l'escrime française. Seuls quelques tireurs français sont partis, battus d'avance, puisque, disons-le nettement, ils n'avaient aucun équipier pour faire leur jeu. Ceci d'ailleurs ne diminue en rien la haute valeur des tireurs italiens, mais explique un peu la défaite des tireurs français.

TRAPANI.



MAITRES, AMATEURS ET JURÉS, LORS DE LA FINALE DU TOURNOI INTERNATIONAL D'ÉPÉE DE SAINT-SÉBASTIEN

De gauche à droite : *Debout*, Beneton (français), Bourgouin (français); Merks (belge), Tack (belge), D' A. Edow (belge), Labau (français), Gianesse (italien), Bonioli (italien), Mangariotti (italien), Lurbe (français), Robert (français), Poggio (italien).  
*Assis* : Willems (belge), Olivier (italien), Nedo Nadi (italien), Lesage (belge), Lefranc (français), Rabau (belge).



AUTOMOBILE

## LES CARROSSERIES FERMÉES

(Suite)

ILS ont compris qu'un tel véhicule, si rapide soit-il, ne sera jamais une voiture de course et que rien ne doit être sacrifié du confort de ses occupants.

C'est pour cela qu'ils ont, en général, hésité à adopter la glace arrondie et ont le plus souvent préféré, comme Renault par exemple, monter le capot et le bouclier très haut et abaisser le toit et tout l'ensemble de manière à réduire la surface orthogonale de la glace avant et n'être pas obligés de la bomber.

Réduction gênante de la largeur des portes, difficulté de vision dans les parties cylindriques (et ceux qui ont conduit une berline savent que l'on y est presque toujours gêné par une insuffisante visibilité de la route), poids considérable, difficulté de raccordement au plan vertical du tablier sont en effet les défauts principaux de la glace bombée.

Ses mérites, quant à l'augmentation de la vitesse, sont en revanche problématiques : les formes de l'arrière étant à ce point de vue infiniment plus importantes que les formes de l'avant.

C'est pour cette raison que nos carrossiers, plus scientifiques, sans en avoir l'air, que leurs confrères étrangers, préfèrent conserver une glace plane à l'avant, voire un maître-couple assez élevé dans cette partie de la voiture (où le conducteur et son voisin s'agitent et où

il leur serait pénible d'être toujours ployés en deux) et abaisser au contraire le toit vers les places arrière occupées par des voyageurs qui n'ont en général à se lever que pour entrer au départ et pour sortir une fois arrivés à destination.

Esthétique, vitesse, facilité de conduite et confortable se sont trouvés ainsi d'accord une fois de plus.

Mais ce n'a pas été sans peine et toutes les difficultés ne sont pas aplanies. La disposition des sièges, la place à attribuer au mécanicien, la disposition des accessoires sont autant de problèmes dont la solution définitive reste encore à trouver.

Pour ceux qui aiment la direction à gauche (laquelle, soit dit en passant, semble perdre du terrain), le problème de la disposition des places dans la berline paraît extrêmement simplifié.

Les leviers étant alors au milieu, il semble qu'il n'y ait qu'à disposer une porte à gauche pour l'accès du conducteur et une à droite pour son voisin.

En réalité, il n'en va pas si simplement si l'on veut avoir un bouclier à grand développement, car le dit bouclier, le volant de direction et la joue du baquet rendent l'entrée pratiquement impossible. Il faut alors supprimer carrément la joue du baquet et faire jouer son rôle par un capitonnage approprié disposé sur la porte elle-même ; mais les fermetures des portes, si perfectionnées soient-elles... sont toujours plus ou moins sujettes à caution.

Avec la direction à droite qui se trouve sur 90 châssis pour 100, la

difficulté peut être tournée plus facilement. On place le siège de gauche en retrait de 20 centimètres et de la sorte l'entrée par la portière est suffisamment large, le bras de ce siège peut même être articulé comme les accoudoirs des wagons, de manière à laisser l'accès à la place de direction à peu près entièrement libre.

Pour obvier aux effets du recul du siège gauche avant qui restreindrait la portière suivante ou forcerait à allonger toute la caisse, on peut réserver l'entrée des places arrière par la droite ou réduire la portière de gauche. *A priori*, il semble défectueux de n'avoir qu'une portière ; en fait, tous les propriétaires de berlines à portes symétriques que nous connaissons laissent une porte sur deux fermée à clef.

Certains constructeurs partant de là sont même allés plus loin dans le but de réaliser des carrosseries extra-légères.

Ils n'ont disposé qu'une seule porte à gauche en avant. Le siège gauche avant tourne et donne ainsi accès aux places arrière. C'est peut-être pousser un peu loin, car avec les sièges bas à la mode actuelle, le titulaire de la place tournante doit avoir mal dans les genoux à la fin d'une promenade coupée de nombreuses escales.

Le seul accessoire vraiment difficile à mettre en place dans une berline est le mécanicien.

Certains aiment à observer avec leurs serviteurs les règles d'une courtoisie rigoureuse, mais à les tenir, en revanche, rigoureusement et méthodiquement à l'écart de leur intimité, de leurs affaires, etc.

D'autres, au contraire, les traitent avec familiarité.

Ceux qui, comme nous, préfèrent la première manière, aiment assez à les exclure de la berline où l'on cause avec des amis. Mais où les mettre alors, où leur trouver une place qui ne soit pas trop pénible ou dangereuse ?

Dans quelques voitures la place du mécanicien avait été ménagée « en lapin » dans le bouclier entaillé à cet effet.

C'était condamner le mécano à la poussière et à la boue et exposer ses

jambes au danger éventuel d'être éraflées par l'aile de quelque maladroit.

On a généralement renoncé à cette solution.

Nous avons vu une berline Vinet où le mécanicien est sur un spider, derrière le panneau de lunette. Il y est, certes, à l'abri du vent et de la pluie, le remous se formant derrière lui. Il est, de plus, en sécurité.

L'idée serait donc juste, si le spider n'était inélégant.

Plus récemment (c'était hier), nous avons aperçu, à Buc, une carrosserie dérivant du même principe, mais beaucoup plus heureuse. Le bas de la caisse s'y terminait en une pointe ogivale assez courte, bien raccordée à la caisse et qui contenait un petit siège dépliant pour le mécanicien. Cette berline toute neuve, mais dont nous n'avons pu relever la marque car elle passait vite, nous a paru très jolie et de lignes très pures.

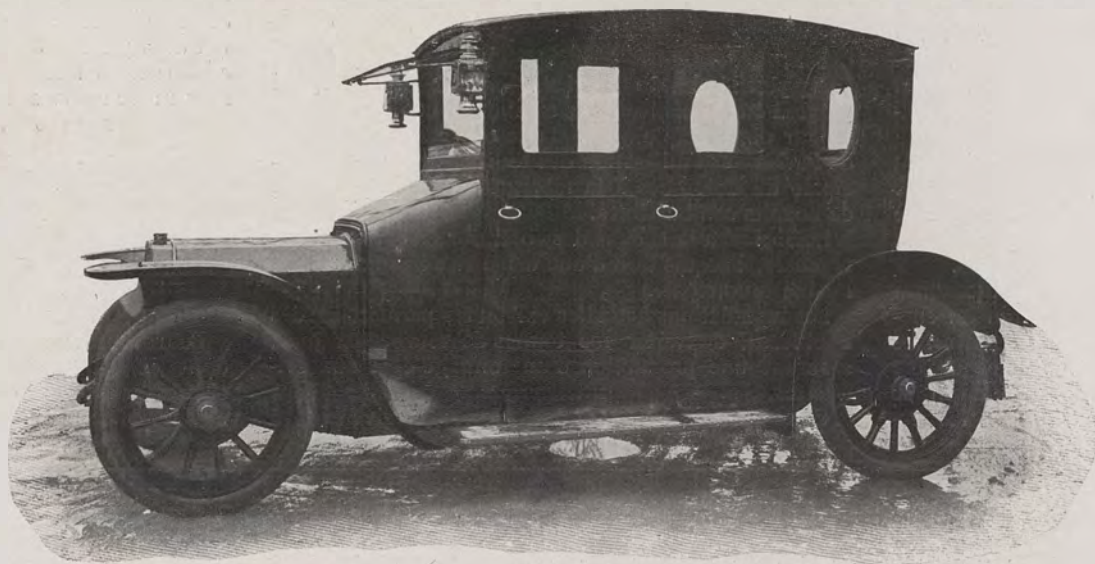
En revanche, nous avons recueilli en route les doléances du propriétaire d'un magnifique coupé et nous nous empressons de les consigner.

Avant la peinture des parties basses du torpédo et des portières avant de sa voiture était striée de lignes minces comme si un acide ou un dissolvant y avait coulé en minces filets.

Et c'était un méfait de l'huile de ricin.

(A suivre.)

N. et G. GALLIOT.



BERLINE DE LA CARROSSERIE LUCAS



# CAUSERIE FINANCIÈRE

**Les Valeurs d'Electricité. — San Enrique et Los Angeles. — Agglomérés de Paris. — Produits chimiques et huileries d'Odessa. — Placements immobiliers.**

**Les Valeurs d'électricité.** — Les dispositions de la Bourse ne se modifient toujours pas d'une façon très sensible. Pourtant, à bien examiner le marché financier, il s'en dégage quelques enseignements dont les capitalistes peuvent faire leur profit. C'est ainsi qu'on remarquera que les valeurs d'électricité sont assez recherchées, et en cela on a raison, car beaucoup sont appelées à donner de sérieux bénéfices et à acquérir des plus-values intéressantes à cause des applications de plus en plus nombreuses de l'électricité sous toutes ses formes.

\*\*

**Mines de San Enrique et Los Angeles.** — Comme suite aux renseignements donnés dans les précédentes causeries sur la mine de *San Enrique*, appartenant à l'*Almoloya Mining Company*, le directeur de cette Société nous fait remarquer que ladite mine de *San Enrique* ainsi que celle de *Los Angeles* sont entièrement payées et qu'il n'existe ni obligations ni charges d'aucune sorte grevant la propriété. Les titres de propriété sont réguliers et la Société en est directement titulaire. C'est un point fort important, car il n'en est pas toujours ainsi pour les mines du Mexique.

Il est bon d'ajouter que ces mines ne contiennent pas d'eau et que le climat est très sec et très sain. Comme, d'autre part, on se trouve à une altitude de 5.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est possible de travailler pendant toutes les saisons.

Enfin, la sierra *Almoloya* est à quatre mille (environ 6 kilomètres  $\frac{1}{2}$ ) de distance de *Baca*, station du chemin de fer central mexicain, à mi-chemin entre les villes de *Jimenez* et de *Parral*, et une ligne à voie normale va de *Baca* au village d'*Almoloya* qui se trouve au pied de la montagne. Les mines de l'*Almo-*

*loya Mining Company* se trouvent donc dans des conditions d'exploitation merveilleuses.

La valeur des minerais est environ de 30 dollars nets par tonne avec un rendement de :

15 à 30 grammes d'or  
400 à 700 — d'argent  
25 à 30 o/o de plomb  
4 o/o environ de cuivre.

On peut facilement traiter 150 tonnes par jour.

Les minerais se trouvent en général dans des poches (bonanza) dont on peut se faire une idée des dimensions si l'on songe que les poches de la *Cigarrero*, la mine immédiatement voisine, contiennent approximativement 280.000 tonnes de minerai d'une valeur de 60 pesos (150 fr.) environ par tonne.

Or, l'*Almoloya Mining Company*, ainsi qu'on l'a déjà dit, travaille actuellement dans la faille *San Pedro* sur laquelle se trouvent les bonanza de la *Cigarrero*.

Il semble donc que le moment soit propice de s'intéresser à cette affaire, d'autant qu'en raison des troubles du Mexique, qui ne peuvent cependant nuire en rien à l'avenir de l'*Almoloya Mining Company*, il est possible de se procurer des actions de cette Société au prix de 7 fr. 50 par coupures de 10.

**Agglomérés de Paris.** — Cette Société, qui vient d'être constituée au capital de 600.000 francs, a pour objet l'exploitation d'une concession de la ville de Paris pour l'utilisation des tourbes de l'usine municipale de Colombes à la fabrication de briquettes et de boulets combustibles.

La Société a fait, dans des conditions des plus avantageuses, l'acquisition d'une usine sise à proximité de l'usine municipale.

Les installations actuelles existantes permettent, dès à présent, de traiter 100 tonnes de tourbe par jour, assurant une production d'un tonnage égal aux briquettes.

Cette production sera portée progressivement à

600 tonnes dans le courant de l'année, de manière à utiliser, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1912, la totalité des tourbes de la ville de Paris.

En dehors des résultats financiers sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir et qui s'annoncent dès aujourd'hui comme des plus brillants, les procédés de la nouvelle Société résolvent le problème si ardu de l'assainissement des égouts.

\*\*

**Produits chimiques et huileries d'Odessa.** — Les actions privilégiées de la Société des Produits Chimiques et Huileries d'Odessa sont actuellement cotées dans les environs de 136 fr.

Cette Société ayant appliqué désormais toutes ses ressources à la production d'acide sulfurique et de superphosphates nécessaires à l'agriculture, il en peut résulter un rendement bénéficiaire des plus considérables.

\*\*

**Les placements immobiliers.** — De ce côté aussi, on peut trouver un emploi avantageux de ses disponibilités. De très bons immeubles modernes, en ce moment à vendre à Paris, donnent un revenu bien net de 5 %. Il est même telle maison de rapport, de construction récente, dont on peut se rendre acquéreur moyennant 230.000 fr., frais compris, laquelle somme de 230.000 fr. produirait environ 18.000 fr. de revenu net.

Pour les amateurs de biens ruraux, une forêt de plus de 700 hectares dans le centre de la France est à signaler. Le revenu annuel est de 15.000 fr. environ pour un prix d'achat de 280.000 fr.

J. C.

Pour tous renseignements concernant les valeurs dont il est question dans la *Causerie financière*, s'adresser directement à l'*Office Privé du Commerce et de l'Industrie*, 24, boulevard des Capucines, Paris.

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

### VILLE DE PARIS

A adj<sup>er</sup> s<sup>r</sup> 1 ench., Ch. des Not. Paris, le 21 Mai 1912.  
**TERRAIN** Rue de SÈVRES, 10. S<sup>o</sup> 537 m 76.  
M. à p. 500 fr. le m. S'adr. M<sup>o</sup> DELORME et Mahot de la Querantonais, 14, r. Pyramides, dép. ench. T

Prop. Rue RIVOLI, 140. C<sup>o</sup> 626 m. Rev. br. : à Paris de 44.314 fr. M. à p. : 450.000 fr. A adj<sup>er</sup> s. 1 ench. Ch. not. Paris, 14 Mai. S'adresser aux notaires M<sup>o</sup> Brunel, Leroy, Delestre et A. Girardin, 43, r. Richelieu, dép. ench. N

Maison ST. HONORÉ, 12; rev. b. act. 32.550 f. Faub. M. à p. : 350.000 fr. Adj. ch. not. 7 Mai S'adr. M. Gardy, 17, r. Mirommes, et not. M<sup>o</sup> Rafla, Philippot et Huguenot, 50, r. La Boétie. N

HOTEL av. jardin PL. DE L'ÉTOILE à Paris angle r. de Presbourg, 6 bis et av. Kléber, 1. C<sup>o</sup> 837 m. M. à p. : 1 million. A adj. ch. not. 2 Mai 1912. S. ad. M<sup>o</sup> Armand Aron, n. t. Paris, 28, av. Opera. N

A céder seul ou attelé sur un tonneau, poney indo-chinois, fait en grand cheval, vite, résistance extraordinaire. — Visible à Maisons-Laffitte. Alphonse Guibert, Aix-les-Bains (Savoie). 104

Fin saison chasse, jument alezane  $\frac{3}{4}$  sang, type irlandais, 1<sup>re</sup> 63, neuf ans, très résistante et ad oite montée, peut porter poids, 1.200 fr. et irlandais, 1<sup>re</sup> 60, s'attelle, régulièrement montée par dame à la chasse, conviendrait débutant. — Comte d'Alvimare de Feuquières Le Vieux-Lauvay, par Pont-l'Evêque (Calvados). 110

Vendre avec arrangement concours personne connue. Parfaite jument gagnante et placée en plat, de classe Nantes et et Paris, alezane, 1<sup>re</sup> 50, 5 ans, fille p. s., gros

moyens obstacles. Saine, nette, garanties Essai sur place. — De la Théardière, La Touchasse, Longuefuye (Mayenne). 112

Parfaite paire, garanties, essai, 3.000 fr. — Comte Joseph Rochaid, Deux Rives, Dinard. 114

Hunters et hacks irlandais : 1<sup>o</sup> Gentle, cob, alezan brûlé, 7 ans, 1<sup>re</sup> 61, 1.250 fr ; 2<sup>o</sup> Favouite, gris clair, 6 ans, 1<sup>re</sup> 62, modèle unique, 1.800 fr ; 3<sup>o</sup> Queen, noire, cob, 5 ans, 1<sup>re</sup> 59, 1.400 fr ; 4<sup>o</sup> Safety, alezan foncé, 5 ans, 1<sup>re</sup> 64, extraordinaire, 2.000 fr ; 5<sup>o</sup> Maggia, gris clair, doublée, 6 ans, 1<sup>re</sup> 60, 1.700 fr. Tous montés homme, dame, attelés tous attelages, plein service journalier Essai et garanties qu'on voudra. — Comte Joseph Rochaid, Deux-Rives, Dinard. 115

Jument baie, demi-sang anglo-arabe, très doublee, 9 ans, 1<sup>re</sup> 62, grosse sauteuse, a chassé à Pau, très brillante, actions remarquables, douce, peur de rien, montée femme. Essai sur place. — Bon G. de Brullon, La Flèche (Sarthe). 117

Très jolie jument baie, 6 ans, 1<sup>re</sup> 58, avec papiers, saine et nette, parfaite attelée, se monte, conduite par dame, très vite et résistante. 2.500 fr. — Marcel Dehesdin, Famechon (Somme). 118

1<sup>o</sup> A vendre, très beau type de vendéen, fait en irlandais, cheval gris rouanne cap de more, par *Uite Dulci*, fils d'*Harley*, 5 a., fait 1<sup>re</sup> 63 attelé et monte, très qualiteux, galop coulant, très membré et très osseux, ferait très bon cheval d'armes ou Concours Hippique. 1.800 fr. seulement à cause léger accident boulet postérieur gauche, photo ;

2<sup>o</sup> Ponette anglaise, bai brun, 1<sup>re</sup> 39, 6 a., très confirmée, montée et attelée par enfants jeunes des deux sexes très membrée et 16 kil. à l'heure. Vendue à l'essai un mois, seule ou avec charrette anglaise caoutchoutée et harnais neufs; toutes les garanties possible. Le tout 2.000 fr. ou 1.000 fr. la ponette seule. S'adresser, M. Jules Sacré, éleveur à Xanton-Chassenon (Vendée). 120

Cheval de coupé, plein service, alezan, 7 ans, avec papiers. — Granger, 5, av. Victor-Hugo, visible manège Bertho, 27 bis, avenue d'Antin. 121

Jument baie, présumée pur sang, 6 ans, très beau modèle, se monte en homme et dame, a fait dernière saison classe, prix modéré, cause tare nuisant pas service. — Comte Ch. de Beaucorps, 59, av. La Bourdonnais Paris 122

Hongre bai brun, 10 ans, 1<sup>re</sup> 64, parfait attelé et monte, tous garanties, porte aisément 110 kg., excellent caractère, allures brillantes et vites. Photo sur demande. Prix 1.100 fr. — Adresse bureau du journal. Large essai sur place 123

Suis amateur paire fox-terriers mâle et femelle. Bonne origine et papiers exigés. — M. P. Vautrain, 22, r. Laurendeau, Amiens (Somme). 124

A vendre voiture Berliet, 24 HP, complètement remise à neuf, avec tous ses accessoires. La carrosserie est une luxueuse limousine Vanvoren très confortable ; éclairée à l'électricité ; elle est boisée intérieurement en acajou anglais massif. — Visible à la Société Parisienne de Cycles, 10, avenue de la Grande-Armée, à Paris. 111

Entraîneur magnif. install. ayant longt. monté gagn dem. assoc. av. peu arg. pr exten. ecur. galop province. — Gould, Caulnes (C.-de-N.). 99

Normandie, 9 kilomètres Trouville. Vendre joli domaine, 33 hectares, excellente ferme, manoir, très belle avenue, beaux arbres. — M. Champrosay, Argentan (Orne). 119

Le Gérant : P. JEANNIOT.

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris P. MONOD, directeur.

**CAMPEADOR**  
PARFUM ULTRA-PERSISTANT  
ED. PINAUD, PARIS

## BOITERIES, TARES MOLLES, FLUXIONS DE POITRINE, ANGINES

des CHEVAUX, CHIENS, BÊTES à CORNES  
sont RADICALEMENT GUÉRIES par

TOPIQUE DECLIE-MONTET

PRIX : 4 francs, PHARMACIE DES LOMBARDS  
50, rue des Lombards, Paris et dans toutes les Pharmacies